DEUXIEME ANNÉE
N° 26

26 JUIN 1947



TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS.

N'est-ce pas le pauvre Belzébuth qui se trouve dans cette cage ?... (voir p. 3)

Ce 25 juin 1947.

BONJOUR, les amis !

Figurez-vous que j'ai assisté, l'autre jour, en ville, à une petite scène qui m'a rempli d'émerveillement.

C'était à l'heure de midi, à l'un des carrefours où la circulation est intense. Les piétons s'efforçaient de traverser la chaussée, lorsque les feux verts les y autorisaient; mais dès que les feux rouges s'allumaient pour eux, c'était au tour des véhicules de s'empresser à démarrer de plus belle.

Parmi cette foule nerveuse, agitée, mais sûre d'elle, j'aperçus bientôt, sur le bord du trottoir, une petite fille — elle pouvait avoir sept ou huit ans — qui hésitait à traverser la chaussée. Elle faisait quelques pas, puis elle revenait en arrière, et toute sa petite personne exprimait le plus grand désarroi.

Je m'apprêtais à lui porter secours lorsque je vis un grand garçon d'une douzaine d'années qui s'approcha de la fillette, lui prit la main, et, sans même l'avoir consultée, lui fit faire la dangereuse traversée avec un calme et une maîtrise qui me surprirent.

Lorsqu'ils eurent mis le pied sur l'autre trottoir, le jeune garçon souleva sa casquette, sourit à l'enfant qui le regardait, et, sans dire une parole, disparut dans la foule dont le remous l'emporta.

Encore tout éberluée de ce qui lui arrivait, la petite fille fit un geste comme pour le remercier. Mais trop tard ! Son chevalier-servant s'était envolé par les rues de la ville.

Que pensez-vous, mes amis, du geste de ce jeune garçon ? N'est-il pas magnifique ? Et cela ne vaut-il pas mieux que de se bousculer sur les plates-formes des tramways, d'oublier de céder sa place aux dames ou de se conduire dans la rue comme de petits étourdis ?

Soyons des chevaliers à la manière de ce garçon. Mettons un point d'honneur à nous conduire toujours comme des gentilshommes. Et si nous pouvons venir en aide à une vieille personne, à une maman en difficulté, ou à un petit enfant, ne manquons jamais de le faire.

Bonne poignée de main.

Tintin



MON COURRIER

VERHULST MICHEL, Bruxelles. — Mon petit doigt m'a dit qu'il t'arrivait de mentir et même de déchirer certains de tes cahiers. Est-ce vrai ? Voyons, Michel, si tu veux que je reste ton ami, il faudra que tu fasses un effort pour te mieux conduire. Promis ?

HOUREZ DANIELE, Tournai. — Les noms de famille ont une origine déjà très ancienne. A Athènes, tout citoyen était désigné par un nom individuel, qu'il recevait de ses parents, le dixième jour après sa naissance, suivi du nom de son père et du bourg où il était inscrit. A Rome, le nom d'un citoyen se composait également de trois parties (parfois un surnom rappelait sa particularité). Au moyen âge, on ajoutait au nom de baptême, le nom du bourg natal, ou celui de la profession, ou celui d'un défaut physique : Jean Liégeois, Louis Boucher, Jacques Legros... Plus tard, les noms ont été inventés de toute pièce.

DECOBEL PAUL, Renaix. — L'histoire de Tintin à laquelle tu fais allusion paraitra en album sous le titre : « Les Sept Boules de Cristal ». Mais il faudra que tu attendes encore quelques mois. Patience.

CAMBIER RENE, Namur. — Merci pour le petit poème que tu m'as envoyé. Il est d'une inspiration généreuse. Mais nous manquons vraiment de place pour le faire paraitre maintenant.

CEUPPENS RENEE, Ganshoren. — Ton brin de muguet est là, sur ma table. Merci de m'avoir fleuri si gentiment. Je ne puis songer à aller te voir ni à te téléphoner : j'ai trop de besogne. Mais tu peux toujours m'écrire, si tu le veux.

SARLETTE H., Attert. — J'ai bien reçu ton petit problème qui est très amusant. Je ne sais si je pourrai le faire paraitre. Merci tout de même de me l'avoir envoyé.

GUILLAUME JANINE, Namur. — J'ai tellement voyagé que je ne sais plus en quel pays je suis né. Mon âge ? Mettons quinze ans... ou un peu plus. « Jo, Zette et Jocko » paraitront en album dans quelques mois.

JACOT, Chesières (Suisse). — Merci pour ta gentille lettre. Tu transmettras mes amitiés à ton ami russe, en ayant soin d'en garder un peu pour toi.

BESSODES JEAN-PIERRE, Marseille. — Bravo pour ta spirituelle légende. Et reçois avec tes camarades de l'Ecole Timon David une amicale poignée de mains.

RUE VERBOECKHOVEN, Schaerbeek. — Impossible de prévoir des émissions par radio pour l'instant. Un roman n'est jamais tout à fait vrai. Mais il s'inspire souvent d'événements qui ont eu lieu ou qui pourraient avoir eu lieu.

WEERTS ANDRE, Heusy. — Pour connaitre les résultats des concours, il faut toujours attendre quelques semaines. Les Dupont, M. Tournesol, le capitaine Haddock et Milou te saluent cordialement, ainsi que moi.

GOFFIN ROBERT, Bruxelles. — Merci pour tes réponses à nos petits problèmes. Elles sont exactes et je t'en félicite.

VAN DE VORST GERALD, Le Zoute. — Tu peux toujours nous soumettre ton récit : je ne manquerai pas de te dire franchement ce que j'en pense.

NOTRE PETIT COIN...

LA BONNE HISTOIRE DE LA SEMAINE

UN comédien français du siècle dernier était renommé pour son esprit et pour la longueur phénoménale de son appendice nasal. Un jour qu'il jouait une partie de cartes avec un partenaire peu patient, il lui arriva de renifler à plusieurs reprises.

— Mais mouchez-vous donc, s'écria l'autre.

— Faites-le vous-même, répliqua-t-il, mon nez est plus près de vous que de moi !

Histoire envoyée par René DEVRETTE, à Mons.

BONNE NOUVELLE

LES grandes vacances approchent ! Tu vas partir vers de purs horizons et des climats enchanteurs.

Une chose t'inquiète, cependant : *Comment recevoir ton « Tintin » chaque jeudi ?*

Nous y avons songé pour toi.

Voici : *Si tu es abonné :* transmets-nous ton adresse de vacances, et la durée de ton séjour. « Tintin » t'accompagnera n'importe où.

Si *tu n'es pas abonné :* préviens le libraire local dès ton arrivée. Sinon, transmets-nous ton adresse de vacances ainsi que 4 (quatre) francs en TIMBRES-POSTE par journal à envoyer à cette adresse de vacances.

Est-ce clair ?

Joyeuses vacances, ainsi qu'à ta famille.

Notre concours de la meilleure légende

DESSIN N° 3 :



Légende primée : La petite souris : Merci, j'ai bien dîné, et vous?

Envoi de : Pierre Vanderstraeten, de Dottignies.

DESSIN N° 9 :

Qui nous enverra la meilleure légende?





TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONN.	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

« Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs.

Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique*, au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles. *Pour la France :* à Tintin-Paris - Boite Post. 14. *Pour le Congo:* à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER





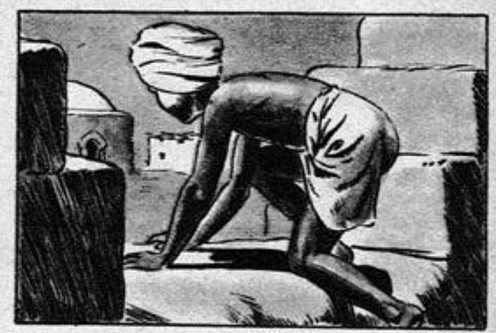


















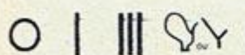
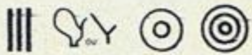
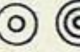
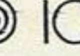


(A suivre.)



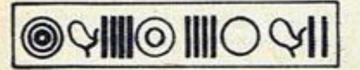
Mon cher Caméléon.

PAON FLEGMATIQUE me demande comment on représente les chiffres en pictographie. Il existe plusieurs méthodes. Voici celle que l'on emploie le plus fréquemment. Elle ressemble d'ailleurs à notre numération habituelle.

ZERO UN TROIS CINQ CENT MILLE DIX

A l'aide de ces différents signes, il est aisé de former un nombre assez considérable.




Ceci signifie, comme tu l'auras deviné, 1947. Quant au petit croquis de droite, il veut dire : « troupeau de bisons, d'environ 150 bêtes ».

La semaine prochaine, je te communiquerai un petit proverbe de coureurs de bois. D'accord ?...

Bien à toi.

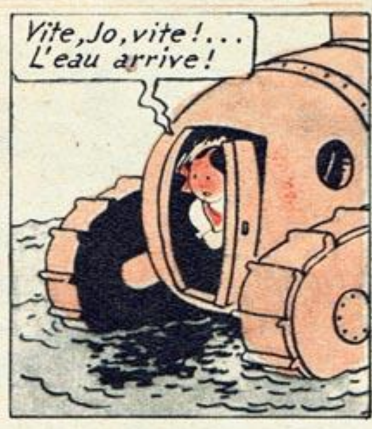
BISON SERVIABLE.









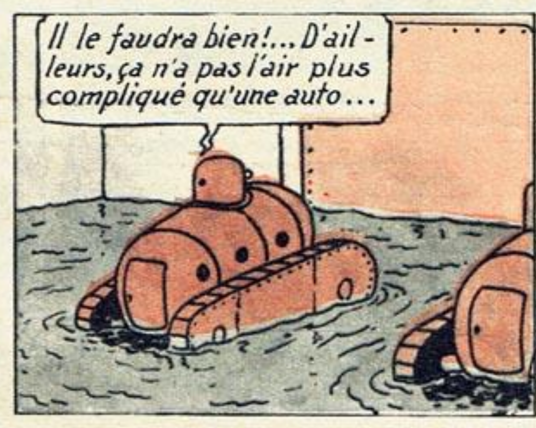














DONC, mes amis, vous êtes, je suppose, en possession de tous vos accessoires. Il vous reste à vous procurer un coffret, une boîte à cigares, par exemple. Il serait bien préférable que le dessus soit remplacé par une plaque d'ébonite ou de bakélite; mais enfin, si le bois est parfaitement sec, vous pouvez à la rigueur vous en contenter.

Vous fixerez sur le dessus de votre « ébénisterie » : la self (si elle est trop volumineuse pour être mise à l'intérieur); le détecteur à galène; deux bornes à côté desquelles vous inscrirez « A » pour l'antenne, et « T » pour la terre; deux autres bornes, que vous marquerez ensemble « Tel », pour l'écouteur ou téléphone.

Si la self est assez petite pour se loger dans le coffret, vous l'y mettrez; mais il ne faudra pas qu'elle gêne le fonctionnement du condensateur variable, lequel devra obligatoirement se trouver à l'intérieur, avec son axe traversant le dessus du coffret, et son bouton de commande au dessus. Le petit condensateur se mettra en dessous.

Puis, avec du fil de cuivre assez gros (1 m/m environ; fil de sonnerie, par exemple) vous ferez vos connexions en suivant les indications du schéma de montage. Ces connexions devront être ou bien serrées fortement entre des écrous, ou de préférence soudées, afin que les contacts soient parfaits. Deux connexions ne doivent jamais se toucher; les éloigner le plus possible les unes des autres. La moindre erreur de connexion ou un mauvais contact rendent le poste absolument muet.

Pour utiliser l'appareil, voici comment il faut s'y prendre. Vous branchez l'antenne et la prise de terre aux deux bornes du poste prévues à cet effet, ainsi que la cordelière de l'écouteur.

... DU MYSTÈRE

...Jo, Zette et Jocko





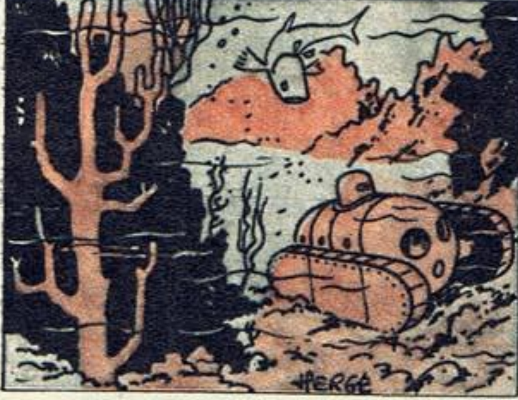












(A suivre.)



IL s'appelle John, Fred ou Gary, comme il vous plaira. Il a été désigné en qualité de pilote d'aviation dans les forces expéditionnaires américaines. Il y a eu le V day et la démobilisation. John, Fred ou Gary — comme il vous plaira — s'est retrouvé tout penaud, tout désorienté, les bras ballants dans les rues de New-York. « L'aviation c'est ma vie ! » s'est-il dit. Et comme, vraiment, il ne pouvait pas se passer de voler, il s'est acheté un avion. Oh ! pas une superforteresse, évidemment, pas même un Dakota, tout simplement un petit avion de tourisme. Et il s'est mis à voler.

La mécanique du petit avion n'était pas tout à fait au point. Un jour que notre américain survolait gentiment New-York, le moteur s'est arrêté, comme ça, bêtement, sans crier gare.

Inutile de vous dire que notre gaillard était plutôt ennuyé. Mais il n'a pas perdu son sang-froid. Il s'est mis carrément en descente, a tourniqué autour des gratte-ciel, a piqué dans une artère large et bien dégagée et s'est posé le plus gracieusement du monde sur le macadam, le long d'un trottoir.

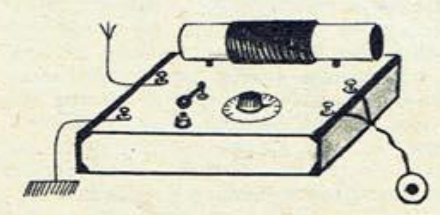
Un policeman s'est précipité. Il a grimpé dans le petit avion de tourisme. Pas pour féliciter notre héros. Non. Pour lui coller un procès-verbal, parce que, voyez-vous, à l'endroit où il avait atterri, le stationnement est interdit.

Il paraît que John, Fred ou Gary — comme il vous plaira — est dégoûté, à tout jamais de l'avion et de la police américaine !

E. T.



Vous mettez alors l'écouteur contre votre oreille, ou le casque sur votre tête. Puis vous posez délicatement la pointe du chercheur n'importe où sur la galène, et vous manœuvrez doucement le bouton du condensateur. Cet



essai doit se faire pendant les émissions de votre poste local. Si vous n'entendez rien, changez la place du chercheur sur la galène, et tournez de nouveau le condensateur. Si votre poste est bien monté et les accessoires en bon état, vous devez, en moins d'une minute, avoir entendu le poste local.

Outre le plaisir de « bricoler », le seul avantage du poste à galène est d'être bon marché et de ne rien coûter du tout à l'usage. Mais ne perdez pas de vue qu'il est très faible et ne permet l'écoute, pratiquement, que d'un poste local puissant, par une seule personne. Dans de très bonnes conditions, vous pourrez capter quelques très puissantes stations étrangères.

T. Tournesol



De gros marsouins bondissaient au-dessus de l'eau, et s'approchaient tellement du navire, que j'aurais pu les frapper avec un anspect [1]; ils habitent l'Océan, et remontaient la rivière quelquefois jusqu'à une assez grande hauteur pour y chercher une plante qu'ils mangent avec délices, et qui était fort commune à l'endroit où nous étions arrêtés.

J'apercevais encore des amphibies de plusieurs espèces; un grand lézard qui, par la dimension, pouvait rivaliser avec le crocodile, et je vis un animal rouge et très rare, le cochon de rivière des Cameroons, dont nous étions peu éloignés.

Des animaux terrestres passaient également sur la rive : je remarquai un lion qui apparaissait entre les arbres, et de grands singes, les uns noirs, les autres rouges, que l'on voyait à travers les branches, et dont les cris, les gémissements et le babillage, ne cessaient pas de la nuit. Un nombre infini de ramiers, de perroquets, de magnifiques oiseaux de toute espèce, volaient constamment au-dessus de la rivière, allant d'un bord à l'autre, où, perchés à la cime des arbres, ils faisaient entendre les chants les plus variés...

Quelle ne fut pas ma joie lorsque Ben m'annonça qu'il avait congé pour le lendemain, et que je l'accompagnerais dans son expédition ! Ce n'était pas pour m'être agréable que cette faveur lui avait été accordée; mais il avait dit que je lui serais nécessaire : il allait à la chasse, il lui fallait quelqu'un pour porter son gibier, etc. Bref, c'était uniquement par obligeance pour lui que cette permission m'avait été donnée. Quant à moi, peu m'importaient les motifs qui avaient décidé le capitaine. J'étais trop heureux pour m'inquiéter de ces misères, et je me préparai à suivre Ben avec un sentiment de bonheur que jamais, plus tard, la perspective d'aucun plaisir ne m'a fait éprouver.

CHAPITRE XVI

Le lendemain matin, au point du jour, nous quittions *la Pandore;* deux amis de Ben Brace nous conduisirent au rivage et ramenèrent le canot. Je ne fus pas tranquille avant d'avoir été déposé sur la rive; il me semblait toujours que mes tyrans allaient se repentir de leur générosité, rappeler les rameurs et leur donner des ordres pour que je revinsse à bord; je ne respirai même librement qu'après m'être enfoncé au milieu des broussailles qui me dérobaient enfin à mes persécuteurs.

C'est alors que je me sentis heureux ! Je bondissais avec ivresse, je courais comme un fou, je dansais en agitant les bras, je riais et je pleurais de joie, au point que mon compagnon crut un instant que j'allais perdre la tête. Il n'y a pas de langage qui puisse exprimer la sensation que j'éprouvais en ce moment : je me retrouvais à terre, mes pieds reposaient sur l'herbe après avoir pressé pendant deux mois le pont glissant d'un navire.

RESUME. — Le jeune Will, s'est, sans le savoir, engagé à bord d'un négrier. Seul, de tout l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne quelque amitié. Le navire arrive en Guinée où doit se faire le chargement des esclaves. Will espère pouvoir descendre à terre pour quelques heures avec son protecteur.

Enfin j'étais libre; je pouvais penser, parler et agir : c'était bien la première fois, depuis que j'avais mis le pied sur *la Pandore* que j'avais un instant de bonheur.

Un gros oiseau brun qui perchait tranquillement sur la branche inférieure...

Plus de ces ignobles faces que je rencontrais sans cesse; plus d'infâmes plaisanteries, d'affreux jurons que des voix éraillées hurlaient à mes oreilles...

Nous avions l'intention de chasser, comme je l'ai dit plus haut, et nous étions munis des engins nécessaires pour accomplir nos projets. Toutefois il eût été difficile de voir des armes de chasse dans celles que nous portions l'un et l'autre; Ben était chargé d'un grand mousquet à pierre du temps de la reine Anne, ayant une baguette de métal, et d'un poids à faire fléchir l'épaule d'un grenadier; mais Ben Brace aurait chassé avec un petit canon, sans se douter qu'il qu'il portait quelque chose de pesant. Quant à moi, j'étais pourvu d'un énorme pistolet d'abordage qui me tenait lieu de fusil; le reste de notre équipement se composait d'une livre de petit plomb que nous emportions dans une bouteille qui avait contenu jadis du ginger-beer, ce breuvage favori des Anglais, bouteille dont il était impossible de méconnaître l'origine, même au sein des forêts africaines. Nous avions pris des étoupes à calfater [1] pour nous servir de bourre; et c'est avec cet équipage que nous avions le projet d'occire toutes les bêtes, plume et poil, qui se trouveraient sur notre chemin.

Il y avait déjà longtemps que nous parcourions la forêt sans avoir découvert autre chose que la piste des animaux que nous cherchions; les oiseaux chantaient au-dessus de nos têtes; il était facile d'entendre qu'ils se trouvaient à portée de notre petit plomb mais nous avions beau regarder dans la direction des voix, pas une plume n'était perceptible et ne pouvait nous indiquer où il fallait viser. Car la nature revêt les animaux sauvages de couleurs analogues au milieu qu'ils habitent : la robe du lièvre ressemble aux terrains fauves, aux bruyères desséchées qu'il fréquente; le plumage de la perdrix se confond avec le chaume et la terre du sillon; je pourrais en citer beaucoup d'autres exemples. Le même fait se produit également dans les régions tropicales : la fourrure tachetée de la panthère et du léopard se distingue à peine, malgré tout son éclat, des feuilles rousses dont la forêt est jonchée; les perroquets, destinés à vivre au milieu des arbres verts, sont eux-mêmes de cette couleur, tandis que les espèces qui fréquentent les rochers sont grises, et que celles qui habitent au milieu des troncs d'arbres gigantesques sont d'une teinte beaucoup plus sombre.

C'est pour ce motif que nous avions marché pendant longtemps sans apercevoir une seule plume; toutefois nous n'étions pas destinés à revenir à bord sans avoir eu l'occasion de brûler un peu

(1) Levier particulier à la marine.

(1) Calfater, boucher les trous qui se font dans le navire pendant la traversée.

de poudre. Nous vîmes enfin un gros oiseau brun qui perchait tranquillement sur la branche inférieure d'un arbre dépouillé de toutes ses feuilles.

Je m'arrêtai à une certaine distance, et Ben s'avança pour tirer sur l'oiseau; mon protecteur ne manquait pas d'adresse, ayant été jadis quelque peu braconnier; le voilà donc se glissant d'un arbre à l'autre et arrivant auprès de celui où perchait sa victime. La simple créature ne parut pas même faire attention au chasseur, qui ne prenait plus la peine de dissimuler sa présence; un oiseau d'Angleterre se fût envolé depuis longtemps. Ben, qui était résolu à ne point rentrer les mains vides, s'approcha de manière à ne pas manquer sa proie; l'oiseau demeura complètement immobile,, vous auriez dit qu'il était empaillé; Ben leva sa reine Anne, appuya sur la détente, et la bête, qu'il lui était impossible de manquer, tomba *tuée morte*, comme disent les Irlandais.

J'accourus bien vite pour ramasser l'animal, dont j'ignorais, ainsi que Ben, le nom et la famille; c'était un gros oiseau, presque aussi grand qu'un dindon, avec lequel il offrait une singulière ressemblance; il avait, comme celui-ci, la tête et le cou tout rouge et sans la moindre plume. Ben était persuadé que c'était une dinde sauvage. Quant à moi, j'étais sûr du contraire; je me rappelais parfaitement qu'on n'en trouve qu'en Amérique et en Australie; mais s'il n'existe pas de dinde en Afrique, on y voit des outardes, des floricants [1] et diverses espèces d'oiseaux qui ressemblent beaucoup au dindon; j'en conclus que c'était un de ces derniers, et que, pour n'être pas une dinde, notre volatile n'en ferait pas moins un rôti succulent. C'est dans cette espérance que Ben Brace prit l'oiseau, qu'il s'attacha en bandoulière; puis il rechargea son mousquet, et nous poursuivîmes notre chemin.

A peine avions-nous fait dix pas, que nous vîmes le cadavre d'un animal à moitié dévoré. Ben me dit que c'était un daim; effectivement on pouvait le croire; mais j'observai que la bête avait des cornes au lieu de bois.

Je répondis à Ben que ce devait être une antilope, animal qui tient en Afrique la place des daims, des chevreuils et des cerfs. Ben n'avait jamais entendu parler d'antilopes et ne voulut point ajouter foi à mes paroles.

— Une antilope ! s'écria-t-il avec mépris; non, non, petit Will; c'est un daim, pas autre chose, mon garçon; mais quel dommage qu'il ne soit pas vivant ! ça nous aurait fait une fameuse cargaison, n'est-ce pas, fanfan ?...

— Oui, répliquai-je d'un air préoccupé, car je pensais à autre chose. Le cadavre de l'antilope avait été déchiré par quelque bête de proie qui en avait mangé la moitié; Ben me disait que c'était un chacal, peut-être un loup qui en avait fait son repas; je le crus, d'abord, et cependant les yeux de l'antilope me firent supposer que nous étions dans l'erreur. Quand je dis les yeux, je parle de la place qu'ils avaient occupée; le globe de l'œil n'existait plus, et l'orbite se trouvait parfaitement nettoyé. Cette circonstance me frappa; évidemment ce n'était pas l'œuvre d'un quadrupède; la cavité qui avait renfermé les yeux était beaucoup trop petite pour permettre à un chacal d'y introduire sa gueule : c'était un bec d'oiseau qui avait produit ce résultat; le bec d'un oiseau qui mange de la chair morte, et probablement c'était celui d'un vautour.

Mais quel était donc l'oiseau que Ben portait sur son épaule ? Je le connaissais maintenant; l'endroit où nous l'avions rencontré, le voisinage de la charogne, son immobilité à l'approche du chasseur, son aspect, sa tête chauve, son col entièrement nu, tous ces points me confirmaient que c'était bien un vautour. J'avais lu que cet animal est parfois si peu farouche qu'en certains cas il est possible de le tuer à coup de bâton, surtout lorsqu'il vient de remplir son estomac; or la présence de l'antilope à demi dévorée indiquait suffisamment que notre vautour s'était gorgé de charogne, ce qui expliquait la torpeur où nous l'avions trouvé.

J'étais donc bien convaincu de la nature de notre gibier. Mais il me coûtait d'annoncer ma découverte à mon pauvre compagnon; j'aimais mieux qu'il s'aperçut lui-même de la méprise qu'il avait faite. Je n'attendis pas longtemps : à peine avions-nous fait cent pas, que je vis Ben Brace dénouer subitement la corde qui attachait l'oiseau, attirer celui-ci par-dessus son épaule, le porter à son nez, et le rejeter en s'écriant :

— Un dindon ! ah ! petit Will, non, non, ce n'est pas une dinde; mille sabords ! C'est un damné vautour qui pue comme une charogne.

CHAPITRE XVII

Je fis semblant d'être étonné, bien que je ne pusse m'empêcher d'éclater de rire en voyant la surprise que témoignait mon pauvre ami. Il est certain que l'affreuse odeur qui s'échappait de cet abominable vautour était absolument la même que celle de la charogne d'antilope que nous avions vue quelques instants avant; et c'est lorsque cette puanteur avait frappé les narines de Ben que celui-ci avait fini par croire que son gibier n'était pas un dindon.

A peu de distance de l'endroit où Ben avait jeté son vautour, nous entrâmes dans une grande forêt de palmiers, dont la vue donnait satisfaction à l'un de mes vœux les plus ardents. Si jamais, en pensant aux rivages lointains, j'avais désiré quelque chose, c'était de contempler ces arbres d'une nature particulière, qui n'existe que dans les pays les plus chauds du globe, et dont j'avais lu tant de descriptions dans mes livres de voyage. En face de cette forêt de palmiers, je comprenais que les récits les plus brillants ne donneront jamais qu'une idée imparfaite des beautés de la nature; de tous les chefs-d'œuvres qu'elle a produits, je n'ai rien vu qui m'ait causé plus de ravissement.

Nous avions fait plus d'un mille à travers cette forêt merveilleuse, et malgré sa beauté nous désirions vivement en sortir au plus vite : non pas qu'elle fût obscure; les palmes qui tamisaient les rayons du soleil nous préservaient de sa chaleur sans nous priver de sa lumière; la scène était souriante et l'effet toujours magique. Mais il n'était rien de moins qu'agréable de parcourir ces lieux enchantés : le sol était couvert de noix d'élaïs, comme le dessous des pommiers après une nuit d'orage; bien plus encore; en maints endroits, les fruits se trouvaient tellement pressés qu'il devenait impossible de ne pas les écraser; vous glissiez alors au milieu de cette pulpe gommeuse, tenace comme de la poix, et dans laquelle se trouvaient des myriades de noyaux qui rendaient la marche excessivement pénible; parfois une grappe entière s'attachait à vos chaussures; il fallait s'arrêter continuellement pour se dégager de ces entraves; nous n'avancions qu'en chancelant... Au bout d'une heure, nous arrivâmes sur le bord d'une plaine immense qui s'étendait à perte de vue.

(A suivre.)

Illustrations de P. Cuvelier.
Traduction d'Henriette Loreau.

[1] Outarde de la petite espèce.



Nous arrivames sur le bord d'une plaine immense qui s'étendait à perte de vue.

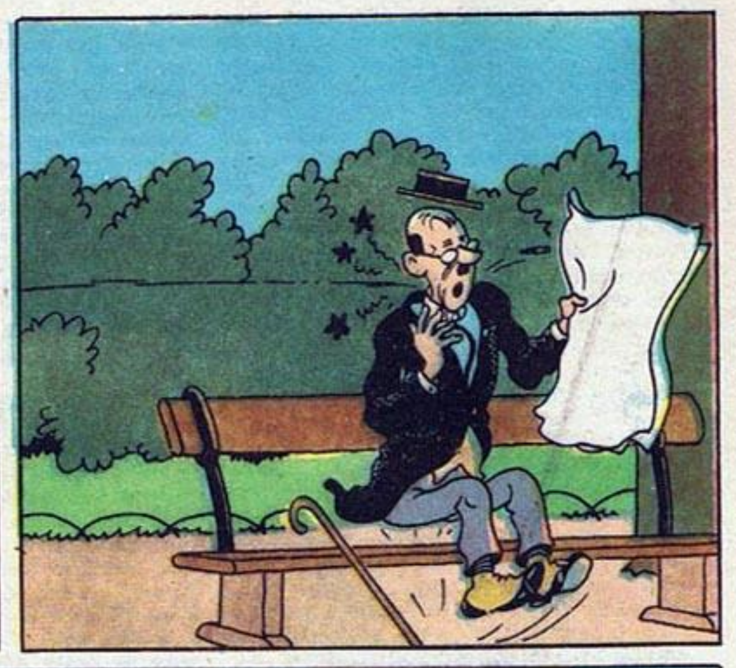
VOICI une nouvelle histoire de Quick et Flupke qui, nous n'en doutons pas, vous divertira sûrement.

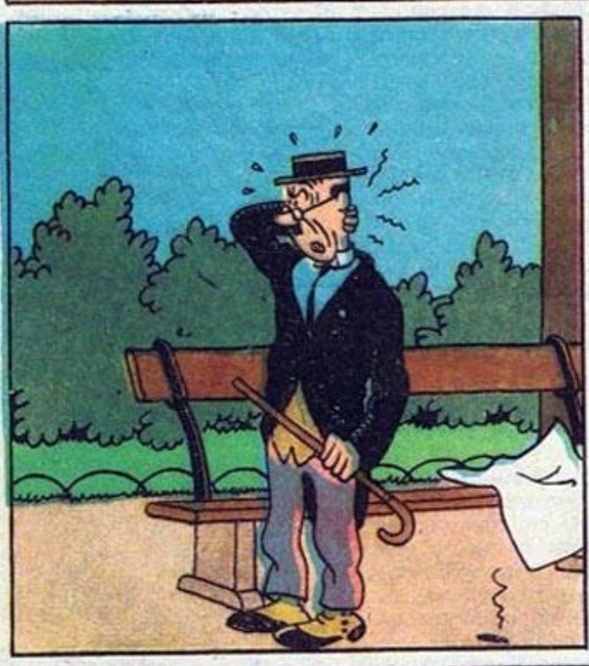
Et prochainement, la suite du « Temple du Soleil ».

LES EXPLOITS DE

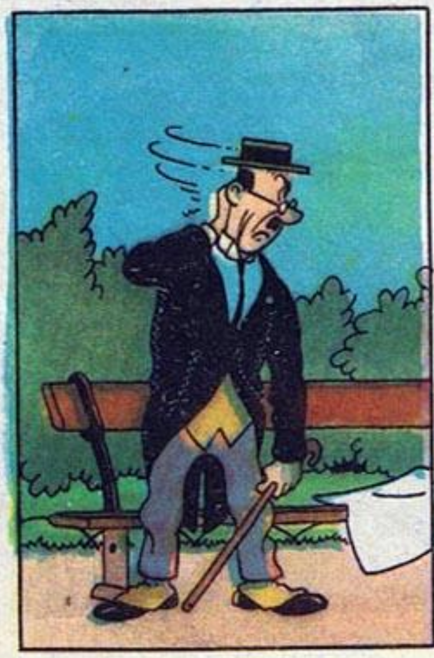
par

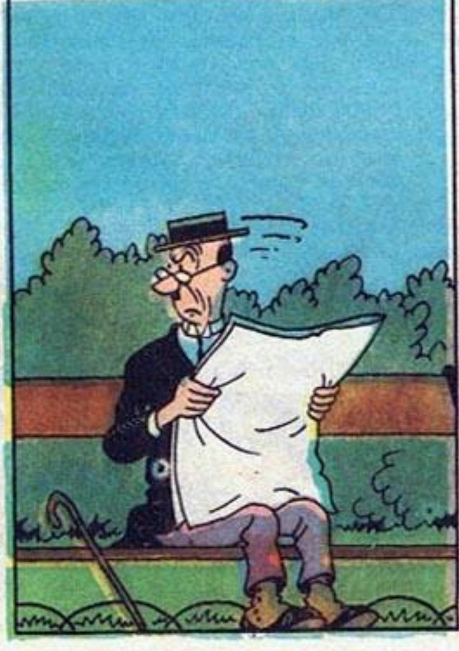










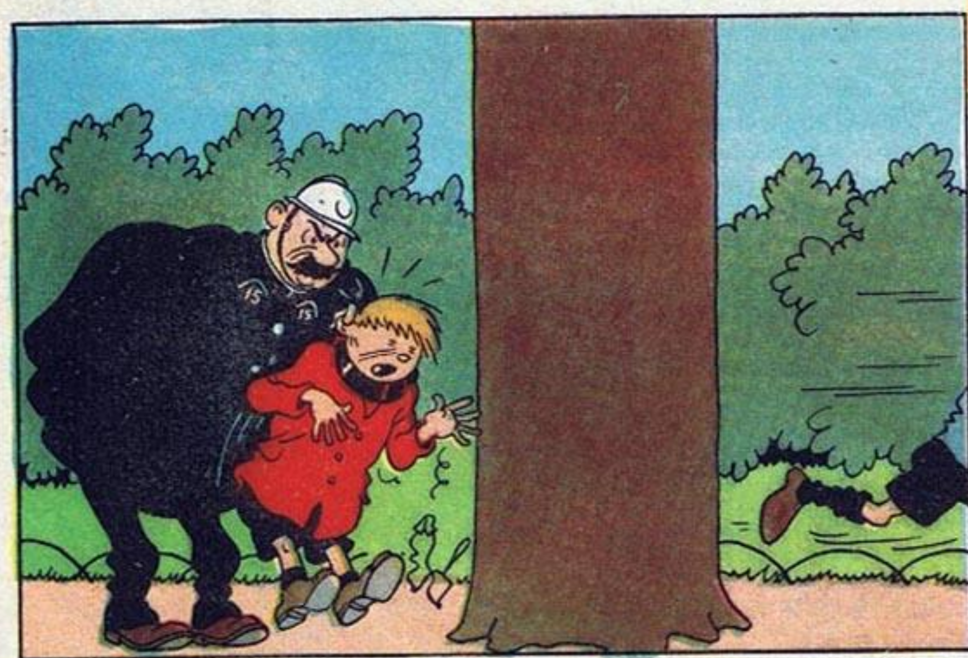


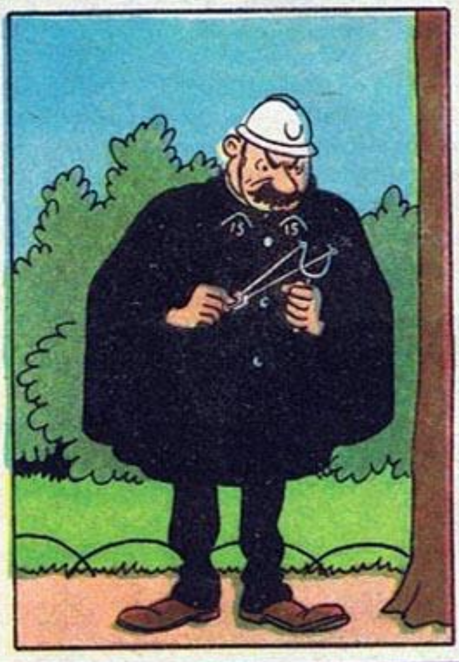
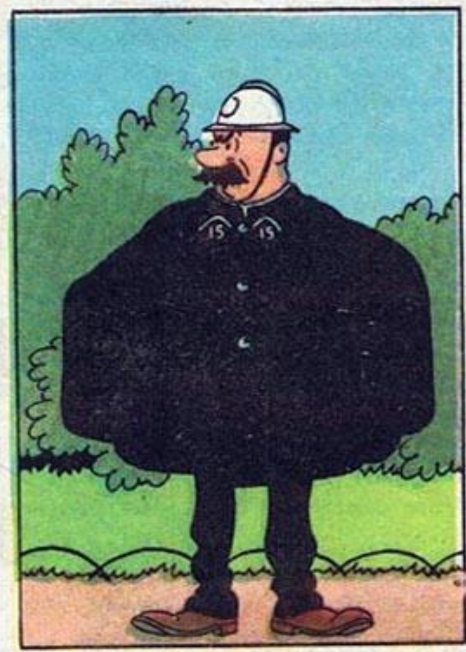


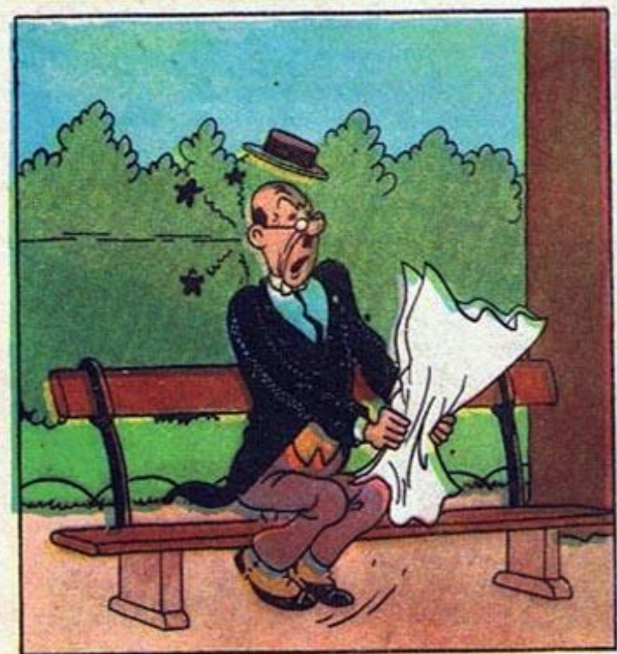
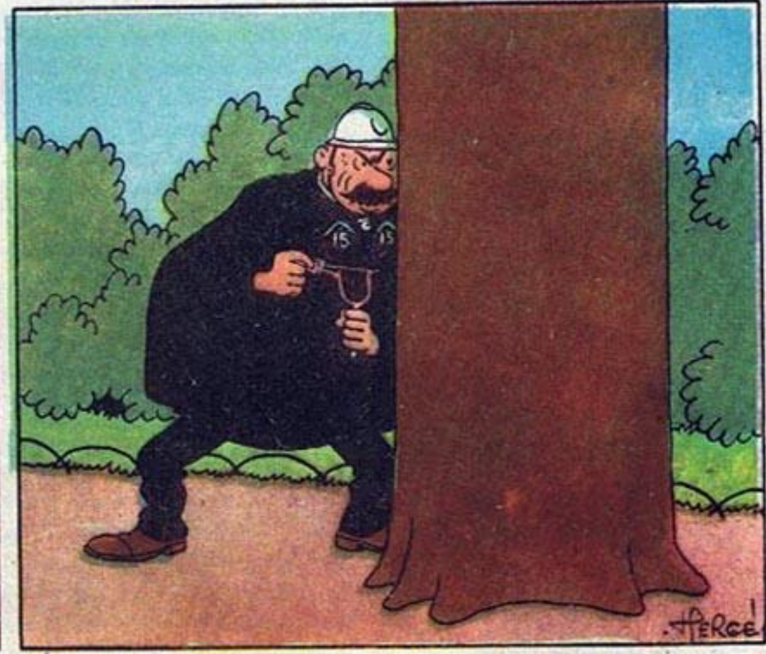
QUICK ET FLUPKE

ERGÉ

A chacun son tour

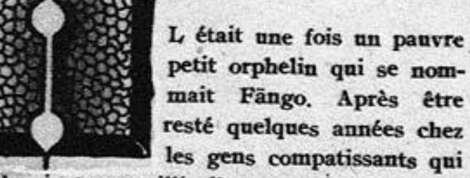


FÄNGO

CONTE POPULAIRE FINLANDAIS PAR OLAVI KOSKINEN



IL était une fois un pauvre petit orphelin qui se nommait Fängo. Après être resté quelques années chez les gens compatissants qui l'avaient recueilli, il dut aller de par le monde chercher du travail, et il entra dans un grand domaine, comme berger. Mais il eut un drôle de troupeau à garder : rien que des chiens et des chats qui, dès le premier jour, le mordirent et le griffèrent tant qu'ils purent. Un jour que Fängo réfléchissait à la manière dont il pourrait se débarrasser de cette tâche, un petit chien s'approcha de lui et le tira par le bas de son pantalon, jusqu'à une armoire. Fängo l'ouvrit et le petit chien en sortit une paire de souliers et un bâton.

— Si tu veux un jour te déplacer rapidement, dit le chien, ces souliers t'y aideront. Tu n'à qu'à les chausser puis faire trois tours sur toi-même, et tu seras là où tu veux être. Quant à ce bâton, il t'indiquera où sont enterrés les trésors.

Fängo quitta le domaine. Depuis longtemps, il avait envie de voir la ville où résidait le roi. Il suivit les conseils du petit chien et, à l'instant se trouva dans la cité royale. Il prit le chemin du palais. Lorsqu'il y arriva, une sentinelle lui demanda ce qu'il faisait là. « Je désire parler au roi, répondit Fängo. Je voudrais lui demander s'il voudrait rivaliser à la course avec moi ».

La sentinelle rit fort des prétentions du



garçon, mais s'en fut pourtant prévenir le roi. Celui-ci sortit et demanda à Fängo si son offre était sérieuse. Sur la réponse affirmative du garçon, le roi consentit à tenter l'expérience. « Mais si tu restes en arrière, tu seras pendu, ajouta-t-il ».

On mesura le terrain pour la course. Le roi devait courir sur son meilleur cheval et Fängo, le suivre à pied. Le roi sauta sur son cheval et donna de l'éperon, tandis que Fängo restait sur place et mettait ses souliers. Puis il fit trois tours sur lui même... Une fois au but, il déposa un signe, comme il avait été convenu, puis revint instantanément à son point de départ, tandis que le roi n'était encore qu'à moitié chemin.

— Puisque tu es si rapide à la course, dit le roi, tu seras mon messager.

Il lui fit donner des vêtements magnifiques et le logea au palais. Le roi avait une fille du même âge que Fängo. Le garçon et la princesse jouaient souvent ensemble, dans les jardins royaux. Mais un jour, Fängo se mit à parler d'amour à la princesse. Le roi l'entendit et menaça le garçon de le faire pendre s'il recommençait. Fängo promit de s'en abstenir, mais il ne tint pas parole et le roi, furieux, lui donna vingt-quatre heures pour quitter le pays.

Fängo courut tout le jour. Le soir, il arriva dans une forêt et se coucha sous un gros chêne. Le lendemain, ayant faim et soif, il trouva un arbre couvert de fruits noirs. Il se mit à en manger, et voilà que son nez s'allongea, s'allongea, jusqu'à mesurer une demi aune. Désespéré, n'osant plus se montrer, le garçon erra quelque temps, puis il trouva un autre arbre, couvert de fruits rouges, celui-là. Il en mangea et, tout aussitôt, son nez reprit ses dimensions normales. Il décida de profiter de sa trouvaille. Il cueillit un plein panier des fruits noirs et se présenta au palais royal, sous un déguisement. Il vendit ses fruits au roi puis s'en alla, le plus vite qu'il put.

Toute la famille royale mangea des fruits délicieux et, bientôt, le roi, la reine, les princes et les princesses, eurent des nez longs d'une demi aune. Le roi fit alors proclamer dans tout le pays que celui qui guérirait la famille royale de cette étrange maladie, recevrait une forte somme d'argent et la moitié du royaume. Beaucoup de médecins tentèrent la chose, mais sans résultat. Alors, Fängo se présenta au palais, sous un nouveau déguisement et s'offrit à guérir le roi et sa famille. Il commença à triturer toutes sortes d'herbes, dans lesquelles il mit des fruits rouges. Quand ce fut prêt, il l'administra à tout le monde, mais en faisant en sorte qu'il n'en restât plus pour le roi. Le remède fit son effet, et le souverain fut fort marri de ne pouvoir être guéri.

— Je suis prêt à vous guérir aussi, dit Fängo, mais il me faut TOUT le royaume.

— Non, dit le roi, je ne puis te donner cela, mais si tu veux m'accompagner dans la salle au trésor, tu pourras choisir ce que tu voudras.

Fängo accepta, mais quand ils furent arrivés, il s'empressa de prendre ses souliers et son bâton. Puis il fit trois tours et disparut au loin.

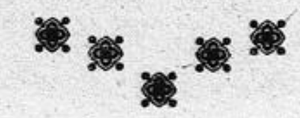
Un moment passa; le roi regretta de n'avoir pas accepté les conditions du garçon. Fängo revint et demanda, cette fois, outre le royaume, la main de la princesse.

— Non, cela je ne puis l'accepter, dit le roi.

— Dans ce cas, je n'enlèverai pas le long nez de votre Majesté, dit le garçon.

Finalement, le souverain dut s'engager par écrit, à remettre le royaume à Fängo et à lui accorder la main de la princesse, à condition qu'il le guérît.

C'est ainsi que le pauvre Fängo épousa la princesse et devint roi.



le coin des timbrés

PETIT COURS DE PHILATELIE

4. — *Lavage des timbres.* — Tous les timbres oblitérés se présentent ordinairement avec du papier adhérant au dos. Il faut les tremper dans de l'eau propre assez longtemps. Dès que l'on verra que le papier inutile s'enlève seul, rincer les timbres débarrassés et les poser sur un buvard propre, les recouvrir d'un autre buvard pour que la face et l'envers sèchent. Enfin, les maintenir quelque temps sous presse pour qu'ils restent bien plats.

5. — *Collage des timbres.* — Pour fixer les timbres dans l'album au moyen des charnières, appliquer la petite partie de celles-ci sur le dos du timbre, le plus haut possible près du bord, et fixer l'autre partie sur la feuille de l'album.

6. — *Distinction.* — Entre le timbre neuf et le timbre oblitéré : le timbre neuf est ordinairement plus cher que l'usé. De là, la prévention de beaucoup d'amateurs contre ce dernier. C'est tout simplement grotesque ; un timbre est fait pour servir et l'on ne voit pas pourquoi on devrait préférer le neuf à l'autre. Il est naturel qu'il faut toujours choisir une oblitération bien propre et qui ne macule pas trop la vignette. Le seul cas où le jeune collectionneur prendra de préférence le timbre neuf est lorsque celui-ci est coté moins cher que l'oblitéré. C'est là une raison d'économie. Or chaque fois qu'on peut se procurer un timbre moins cher, il faut en profiter. Mais en général, s'en tenir au principe que le timbre usé est à l'honneur.

F. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS ?...

MADAME Roosevelt, la femme du grand président des Etats-Unis, a déjà payé plusieurs centaines de milliers de francs pour la surtaxe de missives insuffisamment affranchies.

Son mari et elle-même avaient pour règle de ne jamais refuser les lettres que leur envoyaient les pauvres gens.



APRES des semaines d'efforts persévérants, un petit courtier d'assurance parvint à obtenir un rendez-vous avec l'un des magnats de l'industrie américaine.

— Je n'ai qu'une minute à vous donner, lui déclare ce dernier.

Rouge d'émotion, le jeune homme tire de sa poche la police d'assurance, une plume et un encrier portatif. Hélas, sa confusion est telle qu'il renverse l'encrier sur le contrat...

Agacé, l'industriel renvoie son solliciteur et donna le contrat à un concurrent.

De cet incident fâcheux naquit chez le jeune homme l'idée d'un porte-plume qui contint un réservoir d'encre. Quelque temps après, il faisait breveter sa première « fountain pen ». Ce courtier d'assurance s'appelait... Waterman.



NOS PETITS PROBLÈMES

CECI se passait, il y a de longs siècles. Pour avoir soi-disant manqué de respect à son Sultan, un marchand de tapis fut jeté dans un sombre cachot. Trois jours plus tard, il comparut devant le souverain qui déclara :

— Dis-moi quelque chose qui ne soit pas un mensonge, sinon tu seras pendu ; dis-moi quelque chose qui ne soit pas vrai non plus, car dans ce cas, tu seras décapité.

Le marchand de tapis était un malin. Qu'a-t-il répondu pour sauver sa tête ?



VOICI quelques proverbes modifiés. Le sens est resté le même mais la forme a changé. Les reconnaissez-vous ?

Un bon félin rencontre toujours un excellent rongeur. — Le vin aigri par la fermentation ne séduit pas les insectes diptères. — Ne vous établissez pas marchand de fourrures polaires avant que ne soit revenue l'expédition de chasse !

★

OU SE TROUVENT :

ADEN. — Aux Indes, en Arabie, en Somalie anglaise ?

SANTOS. — En Argentine, en Bolivie, au Brésil ?

TIPPERARY. — Au Canada, en Angleterre, en Irlande ?

TILSIT. — En Hollande, en Allemagne, au Danemark ?

★



HORIZONT. : 1. Elle instruit. — 2. Met en colère. — 3. Couleur. - Aussi. — 4. Voyelle double. - Faculté acquise. — 5. Agglomération. — 6. A une grande distance. - Voyelles. — 7. Bison. - Pas maigre. — 8. Boisson. - Colères. — 9. Pronom. - Exister.

VERTICAL. : 1. Insecte. — 2. Va à l'aventure. - De vive voix. — 3. Pas cuit. - Agé. — 4. Votre ami. - Pronom. — 5. Note. - Art. renversé. — 6. Moquerie. — 7. Greffés. - Adresse. — 8. Adj. poss. - Tenter avec hardiesse. — 9. Sans parti. - Pronom.

PROBLEMES DU N° 24 (solutions).

LEURS SOUVENIRS : Œuf : Christophe Colomb. — Berceau : Moïse. — Fauteuil : Voltaire. — Poule au pot : Henri IV. — Soulier : Richelieu. — Voiture : Victoria.

MOTS EN TRIANGLE : Mollesse. — Obéirai. — Lèvres. — Lires. — Êres. Sas. — Si. — e.

PROBLEME DE LA DOUZAINE : Il y a aussi 12 pièces de 2 francs dans une douzaine.

★

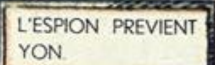
PROBLEMES DU N° 25 (solutions).

PROBLEME DU GAUCHER : On n'emploie pas de couteau quand on mange des escargots.

LA TRAVERSEE : Pierre et Jean passent les premiers. Puis Pierre ramène l'embarcation et la cède à Jacques qui gagne l'autre rive. Après quoi, Jean revient chercher Pierre

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



















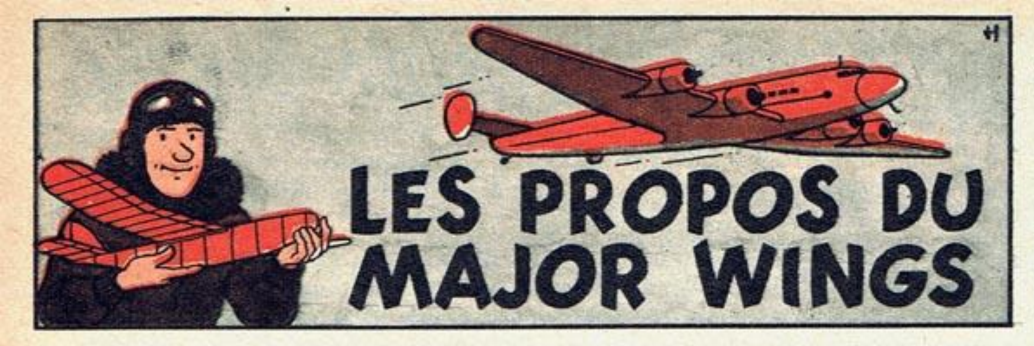








(A suivre.)



JE vais faire plaisir aujourd'hui à beaucoup de jeunes amis, en leur parlant de la pratique du modèle réduit d'avion, ou de « petite aviation », comme nous disons habituellement.

Je ne m'arrêterai pas aux petits planeurs en papier que construisent tous les écoliers avec des feuilles de leurs cahiers, et dont les cours des collèges sont périodiquement jonchées. Pourtant, cette construction sommaire n'est pas sans intérêt, car elle apprend aux enfants à régler l'équilibre de leurs planeurs...

Je dois vous faire une recommandation : commencez par des planeurs, et non par des avions; et même, par les modèles les plus simples. Les planeurs composés de quelques planchettes de balsa ne sont pas à dédaigner pour les débutants, et l'on en trouve de tout faits, dans le commerce, qui ne volent pas mal. Ils ne connaissent pourtant de vogue que chez les petits encore incapables de « construire ». Les garçons de 12 ans, et plus, préfèrent fabriquer eux-mêmes des modèles plus importants. Les planeurs en balsa plein ne pouvant guère dépasser 50 c/m à 1m60 d'envergure, et 3 décimètres carrés de surface.

J'ai déjà dit, dans une précédente chronique, qu'il fallait s'en tenir aux planeurs de 70 c/m à 1m60 d'envergure. Vous pourrez donc débuter par un modèle élémentaire de 80 c/m environ.

N'allez pas, pour votre coup d'essai, choisir un fuselage aux formes élégantes mais compliquées, ni un profil d'aile que vous ne sauriez réussir. Cherchez, au contraire, une construction de débutant, avec un fuselage plat non entoilé, des empennages simples en planchettes, et même, au besoin, une aile plate. Quand vous l'aurez construit correctement, vous apprendrez à l'équilibrer et à le régler puis à le lancer à la main et au câble. Et quand vous aurez tiré le maximum de performance de votre planeur élémentaire, qui vous aura donné des semaines de plaisir, vous pourrez alors vous lancer dans une construction plus compliquée.

Choisissez, aux environs d'un mètre d'envergure, un planeur classique du type employé principalement en Allemagne : fuselage triangulaire; aile à double dièdre, c'est-à-dire droite au milieu, avec les deux extrémités relevées. Vous pourrez déjà vous perfectionner dans le lancement et dans l'étude des ascendances, et obtenir de véritables vols de performance. Et ce sera déjà bien beau pour une première saison !

Pour ma part, j'ai étudié plusieurs de ces modèles, mais la place me fait défaut ici pour vous en donner les plans; il est d'ailleurs difficile pour les amateurs de construire d'après des plans qui ne sont pas en grandeur réelle d'exécution. Que les quelques conseils que je viens de vous donner vous éclairent lorsque vous choisirez un modèle chez un spécialiste.

Vous remarquerez que le bois de balsa n'entre pas dans la construction des planeurs simples. On y emploie du bois indigène, et du triplex d'aviation. Comme entoilage, du bon papier parchemin.

Je vous parlerai prochainement, chers amis, du réglage et des différents modes de lancement des planeurs.

★

José DE THEUX, Maredsous. — Ce que tu appelles « maquettes stables », ce sont, je suppose, celles que nous nommons « maquettes fixes » ou « modèles solides ». Les Américains emploient souvent pour les constuire le bois de balsa, tellement tendre qu'on peut le façonner uniquement avec un peu de papier de verre; par contre, ce bois est très fragile et on le peint difficilement. En Belgique, on emploie généralement le peuplier, plus dur et plus lourd, mais qui se laisse tailler au couteau.



RENARD, à Forest. — Pas mal, ton croquis d'hélicoptère ! Je te félicite de ton initiative ! Pourtant, la formule que tu proposes n'est pas bonne, parce que l'élastique vertical destiné à mettre en mouvement le rotor est beaucoup trop court; il n'emmagasinerait qu'un nombre de tours bien insuffisant pour enlever ton appareil. Dans les essais d'hélicoptère à moteur-caoutchouc, on est appelé à placer celui-ci dans un long tube vertical. Nous en reparlerons.

Petite Histoire de l'Aéronautique

Biplan VOISIN. — Gabriel Voisin, né en 1880, fut un constructeur français d'avions et d'automobiles très réputé. Son biplan à hélice propulsive, en usage au début de la guerre de 1914-1918, était appelé communément la « cage à poules ».



L'OISEAU BIEN AVISÉ

CONTE INEDIT

NOS bons aïeux racontaient volontiers des historiettes plaisantes qu'ils appelaient fabliaux, où s'exprime leur humeur railleuse. L'un des plus anciens rapporte ceci :

Il était un gros paysan plus riche d'argent que d'intelligence. Ce gros paysan possédait un jardin agréable au possible, tout rempli d'arbres verdissants. L'eau n'en était pas absente et, tombant à glouglous d'une vasque sculptée, elle courait fertiliser et rafraîchir tout l'alentour.

Comme bien on pense, la ramée donnait asile à force oiselets, dont les pépiements, roucoulades, gazouillis et sifflotis réjouissaient le cœur.

Le gros paysan avait pour coutume de venir s'allonger, chaque midi, dans un fauteuil, et d'y faire béatement la sieste. Le nez en l'air, les mains croisées sur le ventre, il s'endormait d'ordinaire aussitôt, et ses ronflements soulevaient rythmiquement les feuillages pendants.

Mais il arriva un jour que le gros paysan ne s'assoupit point, et que son regard, errant distraitement, se fixa sur un oiseau qui s'égosillait sur une branche fleurie, si joliment qu'on eût dit que de son bec jaillissaient des perles magiques.

Il vint alors au gros paysan l'envie intense de capturer le chanteur emplumé. Il prit donc un lacet et l'attrapa.

Lorsqu'il le serra tout palpitant dans son gros poing, il ne se tint plus d'aise.

— Pourquoi as-tu fait cela ? lui demanda l'oiseau.

— Parce que je veux te mettre en cage, répondit le lourdaud, afin que tu chantes pour moi tout seul.

— Lâche-moi, et je chanterai toujours pour toi. Mais, tant que tu me retiendras prisonnier, je me tairai.

A ces mots, le gros paysan avança une lippe menaçante :

— Si tu ne veux pas chanter pour moi, je te mangerai !

— Me manger, moi, si petit ! Quel mince profit !... Laisse-moi plutôt aller et je te baillerai trois préceptes plus précieux que tout...

Alléché, le sot ouvrit largement la main et l'oiseau, prenant sa volée, alla se percher sur un arbre.

— Maintenant, dit-il, je vais tenir parole. Ecoute-moi bien...

Le gros paysan se rapprocha, bouche-bée.

— Premièrement : il ne faut pas croire tout ce que l'on te dira. Secondement : garde bien ce que tu tiendras. Troisièmement : ne regrette pas trop ce que tu auras perdu !

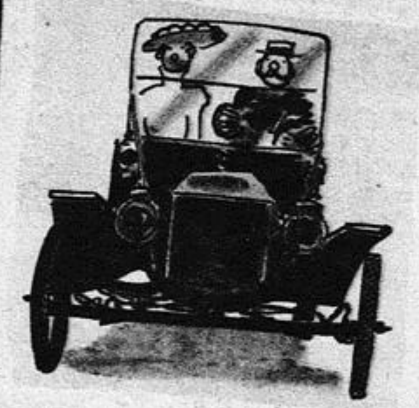
Et comme le niais restait là, les yeux arrondis, l'oiseau ajouta, moqueur :

— Ah ! mon malheureux ami, que tu as été sot de lâcher ce que tu tenais bien ! Tu as laissé échappé un bien grand trésor, car si tu m'avais ouvert le ventre, tu y aurais trouvé un diamant d'une once !...

A ces mots, le rustre se mit à se lamenter bruyamment, allant jusqu'à s'arracher les cheveux. Mais l'oiseau lui dit :

— Pauvre étourdi que tu es ! Combien vite tu as oublié les bons préceptes que je t'ai donnés ! Comment as-tu pu croire que je contienne une pierre d'une once, alors que je ne pèse pas autant tout entier !... Allons ! n'aie pas trop de regret !...

Il s'envola avec un trille moqueur vers la forêt prochaine, et oncques ne le revit...



L'Homme qui créa l'automobile "POUR-TOUT-LE-MONDE"

TOUT petit déjà, Henri Ford se sentait attiré vers la mécanique. On raconte que son père — fermier du Michigan — lui ayant un jour donné une montre pour le récompenser de son travail, le jeune Henri n'eut rien de plus pressé que de l'étudier de près, de la démonter, puis de la remonter. Quelques semaines après qu'on lui eut fait ce cadeau, il était devenu capable de réparer n'importe quel mouvement d'horlogerie dans la maison. Si la destinée l'avait voulu il aurait fait un excellent horloger mais ce jeune garçon actif et débrouillard brûlait de s'attaquer à des machines plus volumineuses. A la ferme paternelle, il s'intéressa à la locomobile qui tirait la batteuse. Le soir, lorsqu'on l'avait remisée au garage, il se glissait subrepticement jusqu'à elle et la démontait avec passion. Bien entendu, il ne parlait jamais à ses parents de ses entreprises nocturnes car ceux-ci s'en fussent probablement effrayés. Pourtant le jeune Ford était habile. La locomobile sans se porter plus mal, lui livra bientôt tous les secrets de son fonctionnement. Quelques mois plus tard, le jeune homme réussit un exploit prodigieux. A l'aide d'accessoires fabriqués par lui ou ramassés de-ci delà, il fabriqua une machine exactement semblable à celle qui lui avait servi de modèle. Ce véhicule fut vendu à un fermier voisin et l'argent que son constructeur en retira constitua les premiers fonds qui devaient donner naissance, plusieurs années plus tard, à l'une des plus grosses entreprises industrielles du monde entier.

Après avoir séjourné quelque temps à Détroit, où il travaillait dans un atelier de construction mécanique comme simple ouvrier, Henri Ford fut rappelé à la ferme paternelle. C'est là qu'il épousa, en 1891, la fille d'un agriculteur des environs : Clara Bryant.

Dès les premiers mois de son mariage, Henri Ford avait conçu l'idée d'un véhicule pratique, équipé de l'un de ces moteurs à essence au sujet desquels, en ce temps-là, on se montrait encore fort sceptique. Avec des pièces détachées acquises pour la majorité dans les magasins de Détroit ou provenant de sources plus pittoresques, il entreprit d'en construire un lui-même; ce n'est qu'au bout de nombreux mois qu'il put enfin contempler son chef-d'œuvre achevé. La première Ford venait de naître. C'était un véhicule bizarre, d'aspect fragile, de forme disgracieuse, monté sur quatre roues de bicyclette mais, oh prodige ! c'était un véhicule qui roulait. Cette invention devait marquer chez Ford le tournant décisif de sa vie. Une puissante société fut fondée; elle s'appelait la « Ford Motor Company ». Son programme était de fabriquer des voitures à bon marché, donc en grande série. Henri Ford réalisa deux modèles: la Fordmobile A qui coûtait 850 dollars et le modèle B, destiné aux touristes, dont le prix était de 2.000 dollars. Ces deux types de voitures se vendirent aisément, mais Ford ne s'estimait pas satisfait. Il voulait encore pousser la fabrication, produire toujours davantage...

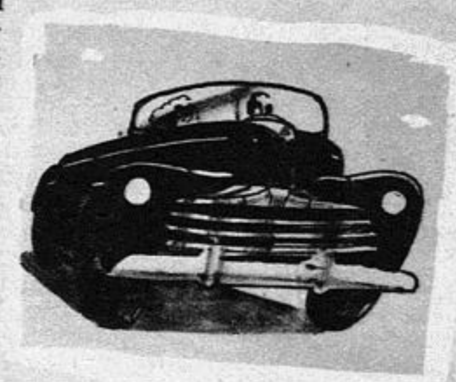
En 1908, il créa le fameux modèle T qui devait rendre son nom populaire dans le monde entier. En fait, ce modèle T ressemblait à une étrange araignée haute sur pattes, et tout le monde s'en moqua. Cela n'empêcha pas la « Ford Motor » d'en vendre plus de 500.000 en cinq ans. Dès lors, la fortune du jeune constructeur était assurée; elle l'accompagna jusqu'à sa mort.

★

A quoi Ford dut-il son extraordinaire succès ? Tous ceux qui l'on connu, sont unanimes à répondre : à sa sagesse, à sa prévoyance, à son obstination et à son âpreté au travail. Cet homme si puissant par les capitaux dont il était maître ne s'attacha jamais aux biens matériels. Il vivait parmi sa famille avec la simplicité d'un petit ingénieur. Sa piété était légendaire. C'est à lui que l'on doit l'une des plus importantes révolutions provoquées dans le monde industriel: le Fordisme, c'est-à-dire les fabrications en très grande série et à bon marché. Mais le Fordisme est aussi le sens de l'économie poussé jusqu'à ses limites les plus rigoureuses. Au sein des usines Ford, rien n'est gaspillé; tout est récupéré, jusqu'aux scories et aux cendres, jusqu'aux déchets de ferraille et de bois... Il y a, dans l'entreprise même, un hôpital, un atelier de coupe et de confection, etc... Chacun de ces établissements rapporte de l'argent. Ford lui-même, le grand Ford, se faisait habiller chez... Ford !...

★

La mort d'Henri Ford a causé aux Etats-Unis une profonde émotion. Bien qu'ils ne le connussent pas, les Américains de la rue aimaient cet industriel qui avait réalisé les ambitions de la plupart d'entre eux. D'ailleurs Ford était un homme de cœur. Il a donné à ses ouvriers un bien-être inconnu jusqu'à ce jour; il a cru à sa mission de bienfaiteur; il a toujours aimé farouchement la paix. Vos parents se souviendront peut-être que durant la première guerre mondiale, il vint en Europe dans l'espoir de rétablir la paix en faisant entendre aux belligérants des paroles de raison. Sa voix, comme il fallait s'y attendre, ne fut pas écoutée Mais n'est-il pas réconfortant de penser qu'il se trouve, parmi ces milliardaires réputés insensibles, des hommes aussi pleins de spontanéité et de générosité ?



LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)







...REVELANT LA PRESENCE D'UNE AUTRE SENTINELLE, AUPRES DE L'APPAREIL.











(A suivre.)